« quiert en Europe des dignités et des hon-
« neurs. J'irai m'enrichir au Bengale pour
« aller épouser Virginie à Paris. Je vais
« m'embarquer.

LE VIEILLARD.

« Quoi ! vous quitteriez sa mère et la
« vôtre ?

PAUL.

« Vous m'avez vous-même donné le con-
« seil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

« Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes
« maintenant l'unique soutien de votre mère
« et de la sienne.

PAUL.

« Virginie leur fera du bien par sa riche
« parente.

LE VIEILLARD.

« Les riches n'en font guère qu'à ceux qui
« leur font honneur dans le monde. Ils ont
« des parents bien plus à plaindre que ma-
« dame de La Tour, qui, faute d'être secou-

« rus par eux, sacrifient leur liberté pour
« avoir du pain, et passent leur vie renfer-
« més dans des couvents.

PAUL.

« Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que
« Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin
« d'avoir une parente riche ? Elle étoit si con-
« tente sous ces cabanes, si jolie et si bien pa-
« rée avec un mouchoir rouge ou des fleurs
« autour de sa tête ! Reviens, Virginie ! quitte
« tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans
« ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos
« cocotiers. Hélas ! tu es peut-être mainte-
« nant malheureuse !... » Et il se mettoit à
pleurer. « Mon père, ne me cachez rien :
« si vous ne pouvez me dire si j'épouserai
« Virginie, au moins apprenez-moi si elle
« m'aime encore, au milieu de ces grands
« seigneurs qui parlent au roi, et qui la
« vont voir.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! je suis sûr qu'elle vous

« aime, par plusieurs raisons, mais sur-
« tout parcequ'elle a de la vertu. » A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

« Mais croyez-vous les femmes d'Europe
« fausses, comme on les représente dans les
« comédies et dans les livres que vous m'a-
« vez prêtés?

LE VIEILLARD.

« Les femmes sont fausses dans les pays
« où les hommes sont tyrans. Par-tout la
« violence produit la ruse.

PAUL.

« Comment peut-on être tyran des
« femmes?

LE VIEILLARD.

« En les mariant sans les consulter, une
« jeune fille avec un vieillard, une femme
« sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

« Pourquoi ne pas marier ensemble ceux

« qui se conviennent, les jeunes avec les
« jeunes, les amants avec les amantes?

LE VIEILLARD.

« C'est que la plupart des jeunes gens, en
« France, n'ont pas assez de fortune pour se
« marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en de-
« venant vieux. Jeunes, ils corrompent les
« femmes de leurs voisins; vieux, ils ne peu-
« vent fixer l'affection de leurs épouses. Ils
« ont trompé étant jeunes; on les trompe à
« leur tour étant vieux. C'est une des réac-
« tions de la justice universelle qui gouverne
« le monde. Un excès y balance toujours un
« autre excès. Ainsi la plupart des Euro-
« péens passent leur vie dans ce double dés-
« ordre, et ce désordre augmente dans une
« société à mesure que les richesses s'y ac-
« cumulent sur un moindre nombre de tê-
« tes. L'état est semblable à un jardin, où
« les petits arbres ne peuvent venir s'il y en
« a de trop grands qui les ombragent; mais
« il y a cette différence que la beauté d'un

« jardin peut résulter d'un petit nombre de « grands arbres, et que la prospérité d'un « état dépend toujours de la multitude et « de l'égalité des sujets, et non pas d'un « petit nombre de riches.

PAUL.

« Mais qu'est-il besoin d'être riche pour « se marier?

LE VIEILLARD.

« Afin de passer ses jours dans l'abon- « dance sans rien faire.

PAUL.

« Et pourquoi ne pas travailler? je tra- « vaille bien, moi.

LE VIEILLARD.

« C'est qu'en Europe le travail des mains « déshonore. On l'appelle travail mécani- « que. Celui même de labourer la terre y « est le plus méprisé de tous. Un artisan y « est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

« Quoi! l'art de nourrir les hommes est

« méprisé en Europe. Je ne vous comprends « pas.

LE VIEILLARD.

« Oh! il n'est pas possible à un homme « élevé dans la nature de comprendre les « dépravations de la société. On se fait une « idée précise de l'ordre, mais non pas du « désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, « ont des proportions; la laideur, le vice, et « le malheur, n'en ont point.

PAUL.

« Les gens riches sont donc bien heureux! « Ils ne trouvent d'obstacles à rien; ils peu- « vent combler de plaisirs les objets qu'ils « aiment.

LE VIEILLARD.

« Ils sont la plupart usés sur tous les plai- « sirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent « aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé « que le plaisir du repos s'achète par la fa- « tigue; celui de manger, par la faim; celui « de boire, par la soif? Eh bien! celui d'ai-

« mer et d'être aimé ne s'acquiert que par « une multitude de privations et de sacri- « fices. Les richesses ôtent aux riches tous « ces plaisirs-là en prévenant leurs besoins. « Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'or- « gueil qui naît de leur opulence, et que la « moindre privation blesse, lors même que « les plus grandes jouissances ne le flattent « plus. Le parfum de mille roses ne plaît « qu'un instant; mais la douleur que cause « une seule de leurs épines dure long-temps « après sa piqûre. Un mal au milieu des « plaisirs est pour les riches une épine au « milieu des fleurs. Pour les pauvres, au « contraire, un plaisir au milieu des maux « est une fleur au milieu des épines; ils « en goûtent vivement la jouissance. Tout « effet augmente par son contraste. La na- « ture a tout balancé. Quel état, à tout « prendre, croyez-vous préférable, de n'a- « voir presque rien à espérer et tout à crain- « dre, ou presque rien à craindre et tout

« à espérer? Le premier état est celui des « riches, et le second celui des pauvres. « Mais ces extrêmes sont également diffi- « ciles à supporter aux hommes, dont le « bonheur consiste dans la médiocrité et la « vertu.

PAUL.

« Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

« Mon fils! vous qui soutenez vos parents « par vos travaux, vous n'avez pas besoin « qu'on vous la définisse. La vertu est un « effort fait sur nous-mêmes pour le bien « d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu « seul.

PAUL.

« Oh! que Virginie est vertueuse! C'est « par vertu qu'elle a voulu être riche, afin « d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle « est partie de cette île : la vertu l'y ramè- « nera. »

L'idée de son retour prochain allumant

l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit point écrit, parcequ'elle alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent! Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux : les constructeurs étoient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles! Il parloit des arrangements qu'il alloit faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il alloit bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour quand elle seroit sa femme. Sa femme!... cette idée le ravissoit. Au moins, mon père, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous

réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : « Virginie ne m'écrit « point. Si elle étoit partie d'Europe, elle « m'auroit mandé son départ. Ah! les bruits « qui ont couru d'elle ne sont que trop fon- « dés! Sa tante l'a mariée à un grand sei- « gneur. L'amour des richesses l'a perdue, « comme tant d'autres. Dans ces livres qui « peignent si bien les femmes la vertu n'est « qu'un sujet de roman. Si Virginie avoit eu « de la vertu, elle n'auroit pas quitté sa pro- « pre mère et moi. Pendant que je passe ma « vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'af- « flige, et elle se divertit. Ah! cette pensée « me désespère. Tout travail me déplaît; « toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la

« guerre fût déclarée dans l'Inde ! j'irois y « mourir.

« Mon fils, lui répondis-je, le courage qui « nous jette dans la mort n'est que le courage « d'un instant. Il est souvent excité par les « vains applaudissements des hommes. Il en « est un plus rare et plus nécessaire qui nous « fait supporter, chaque jour, sans témoin et « sans éloge, les traverses de la vie; c'est la « patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion « d'autrui ou sur l'impulsion de nos pas- « sions, mais sur la volonté de Dieu. La « patience est le courage de la vertu. »

« Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de « vertu ! Tout m'accable et me désespère.— « La vertu, repris-je, toujours égale, con- « stante, invariable, n'est pas le partage de « l'homme. Au milieu de tant de passions « qui nous agitent, notre raison se trouble « et s'obscurcit : mais il est des phares où « nous pouvons en rallumer le flambeau; « ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un secours « du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse « qui gouverne l'univers, que l'homme, in- « spiré par un art céleste, a appris à fixer « sur la terre. Semblables aux rayons du so- « leil, elles éclairent, elles réjouissent, elles « échauffent; c'est un feu divin. Comme le « feu, elles approprient toute la nature à « notre usage. Par elles nous réunissons au- « tour de nous les choses, les lieux, les « hommes, et les temps. Ce sont elles qui « nous rappellent aux règles de la vie hu- « maine. Elles calment les passions; elles « répriment les vices; elles excitent les ver- « tus par les exemples augustes des gens « de bien qu'elles célèbrent, et dont elles « nous présentent les images toujours hono- « rées. Ce sont des filles du ciel qui descen- « dent sur la terre pour charmer les maux « du genre humain. Les grands écrivains « qu'elles inspirent ont toujours paru dans « les temps les plus difficiles à supporter à

« toute société, les temps de barbarie et « ceux de dépravation. Mon fils, les lettres « ont consolé une infinité d'hommes plus « malheureux que vous : Xénophon, exilé « de sa patrie après y avoir ramené dix mille « Grecs; Scipion l'Africain, lassé des calom- « nies des Romains; Lucullus, de leurs bri- « gues; Catinat, de l'ingratitude de sa cour. « Les Grecs, si ingénieux, avoient réparti à « chacune des Muses qui président aux let- « tres une partie de notre entendement, « pour le gouverner : nous devons donc « leur donner nos passions à régir, afin « qu'elles leur imposent un joug et un frein. « Elles doivent remplir, par rapport aux « puissances de notre ame, les mêmes fonc- « tions que les Heures qui atteloient et con- « duisoient les chevaux du Soleil.

« Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont « écrit avant nous sont des voyageurs qui « nous ont précédés dans les sentiers de « l'infortune, qui nous tendent la main, et

« nous invitent à nous joindre à leur com- « pagnie lorsque tout nous abandonne. Un « bon livre est un bon ami. »

« Ah! s'écrioit Paul, je n'avois pas besoin « de savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle « n'avoit pas plus étudié que moi; mais « quand elle me regardoit en m'appelant « son ami, il m'étoit impossible d'avoir du « chagrin. »

« Sans doute, lui disois-je, il n'y a point « d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui « nous aime. Il y a de plus dans la femme « une gaieté légère qui dissipe la tristesse « de l'homme. Ses graces font évanouir les « noirs fantômes de la réflexion. Sur son vi- « sage sont les doux attraits et la confiance. « Quelle joie n'est rendue plus vive par sa « joie? quel front ne se déride à son sou- « rire? quelle colère résiste à ses larmes? « Virginie reviendra avec plus de philoso- « phie que vous n'en avez. Elle sera bien « surprise de ne pas trouver le jardin tout-

« à-fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'em-
« bellir, malgré les persécutions de sa pa-
« rente, loin de sa mère et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, et le ramenoit à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'étoit le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le Saint-Géran, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il

étoit à quatre lieues au large, et qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-dîner, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de La Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'Ile-de-France que dans la saison des ouragans; qu'elle avoit essayé en

vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'étoit opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue que toute la famille, transportée de joie, s'écria : « Virginie est arrivée! » Maîtresse et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul : « Mon fils, allez prévenir notre « voisin de l'arrivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

« est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du « canon pour demander du secours, car la « mer est bien mauvaise. » Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quar- « tier de la Poudre-d'or, au-devant de Vir- « ginie; il n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée; on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'île, et venoient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les

échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable; ils en couvroient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plu-

sieurs habitants s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'île par les courants; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer étoit si mauvaise qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que, bientôt après, il avoit cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis; que, si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avoit traversé

plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte; qu'il l'avoit sondé, que la tenure et le mouillage en étoient très bons, et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port: « J'y mettrois « toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormi- « rois aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre, en sorte que, si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large, ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des Créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs étoit couverte de brume: nous

n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevoit dans ce séjour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours: c'étoit le gouverneur, M. de La Bourdonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fut faite que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous

aperçûmes alors à travers le brouillard le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois VIVE LE ROI! car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies : comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Géran aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles, et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs

noirs, chargés de provisions et d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre-d'or, du quartier de Flacque, et de la rivière du Rempart. Un de ces plus anciens habitants s'approcha du gouverneur, et lui dit: « Mon-« sieur, on a entendu, toute la nuit, des « bruits sourds dans la montagne, dans les « bois les feuilles des arbres remuent sans « qu'il fasse du vent; les oiseaux de marine « se réfugient à terre : certainement tous « ces signes annoncent un ouragan. — Eh « bien ! mes amis, répondit le gouverneur, « nous y sommes préparés, et sûrement le « vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des paille-en-cus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui malgré l'obscurité de l'atmosphère, venoient,

de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà « l'ouragan ! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en-deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue

se soulevoit tout entière, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage, dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'a-

massoient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayoit la surface, les portoit, par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête; la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevoit aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer, et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'étoit plus